

souffrit peu tandis que Constant survécut. Il se rendit à l'armée de son frère sitôt qu'il en eut appris la défaite, se fit prêter serment par les troupes du vaincu, et s'empara de tout l'Occident sans nul obstacle. Constance, assez embarrassé de son différend avec les Perses, peu enclin d'ailleurs aux hasards des armes, et beaucoup plus propre à faire la guerre au clergé qu'aux légions, se contenta par force de son premier sort; et, par un effort qui lui coûta peut-être encore davantage, il ménagea soigneusement les catholiques, que Constant protégeoit avec un zèle égal à celui du jeune et malheureux Constantin. Toutefois, pour ne pas se laisser pénétrer par ses sujets ariens, qui déjà l'obsédoient sans relâche, et qui le sollicitèrent vivement contre Athanase, il leur répondit qu'il ne vouloit pas prononcer lui seul sur une affaire qui agitoit tout le monde chrétien; que l'Occident s'y trouvoit intéressé aussi-bien que l'Orient, et qu'il convenoit surtout que l'évêque de Rome en prit connoissance¹.

Une pareille réponse ne faisoit pas le compte des sectaires. Mais il leur convint d'en paroître contents, et d'approuver un projet qu'ils prévoyoiient ne devoir pas leur être fort avantageux. Ils venoient de perdre un de leurs grands appuis dans la personne d'Eusèbe de Césarée, mort après avoir publié la vie, ou plutôt le panégyrique du grand Constantin. Tous les partis indistinctement rendoient justice aux qualités éminentes de ce prélat, à son savoir, à son éloquence, et à quelques vertus qui en ont imposé à plusieurs écrivains catholiques, mais sa mémoire, dans l'estime générale, n'est recommandable que par ses talents. Dans plusieurs endroits de ses écrits, à travers les voiles de la dissimulation, on n'aperçoit que trop son inclination, tant pour la doctrine que pour la personne d'Arius. Quant aux faits éclatants de la religion, trop connus pour être altérés, il les présente avec une simplicité qui porte elle seule la conviction dans l'esprit de ses lecteurs. Mais pour sa conduite à l'égard des ariens, il se montra, au moins fort long-temps, lâche, timide, jaloux de plaire aux grands et à leurs séducteurs. Il fit néanmoins quelques ré-

¹ Socr. l. 11, c. 2.